

L'Electeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 5.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 16 Juin 1866

ABONNEMENT.

Ville, trois mois	45	sous
Campagne	30	sous
Chaque numéro	4	sous

L'ELECTEUR

Paraît le Samedi de chaque semaine.

Toute correspondance concernant la rédaction doit être adressée franco à

A. GUERARD et Cie, PROPRIETAIRES

Rue St. Marguerite, No. 45.

FEUILLETON DE "L'ELECTEUR"

16 JUIN 1866.

LE CADAVRE.

II

Le bruit métallique de la hallebarde du suisse retombant sur les dalles me tira de ma contemplation. Les mariés quittèrent leurs places pour se rendre à la sacristie. Ils passèrent devant moi en suivant la grille de la chapelle et en traversant l'espace étroit occupé par les chaises; je pus les examiner un instant.

Le marié avait environ trente-cinq ans. Sa taille était élancée; sa figure, assez régulière, avait une expression de froid sérieux qui me parut étrange. Ses yeux d'un bleu pâle, sans éclat et sans chaleur, avait une fixité singulière. Ses mouvements avaient quelque chose de sec, d'automatique. Il donnait le bras à une belle jeune fille qui seule m'apparaissait animée et vivante au milieu de ces personnages taciturnes. Ses yeux, entourés d'un cercle foncé, brillaient d'un éclat extraordinaire et féyrique. A les voir marcher ainsi, lui d'un pas rigide, elle gracieuse et languissante, j'éprouvais un ardent désir de lire dans ces âmes. Ce mariage était-il devenu nécessaire pour la réparation d'une faute? Etait-il imposé à la jeune fille par des parents inflexibles?... J'aurais certainement réfléchi sur bien d'autres hypothèses, lorsque je fus abordé par un avocat de ma connaissance qui faisait partie des invités et que je n'avais pas remarqué dans mon examen concentré sur les personnages principaux du drame (le mot se glisse sous ma plume) ou de la comédie qui venait de se jouer devant moi.

Je ne pus m'empêcher de lui adresser quelques questions, auxquelles il s'empressa de répondre; mais il était loind'envisager cette scène sous les sombres couleurs où elle m'apparaissait.

— Ou je me trompe fort, lui dis-je après avoir écouté ses premières explications, ou ce mariage cache une égnime dont le sens m'échappe.

— Il me paraît fort simple, me répondit-il. On en voit journellement de pareils dans toutes les mairies et dans toutes les églises de Paris.

— C'est précisément, répondis-je, cette simplicité apparente qui m'a le plus frappé. N'avez-vous pas remarqué, comme moi, que tous les assistants avait un air singulier de contrainte, et qu'on aurait plutôt cru assister à un office des morts qu'à une messe de mariage?

— Je n'ai pas trop pris garde à cela... Nous n'avons plus rien à faire ici. Je vais au palais de justice; si vous voulez, nous ferons route ensemble et je vous raconterai ce que je sais de ce mariage, qui paraît vous intéresser.

La pluie avait cessé. J'aperçus en sortant quelques pauvres groupés sous le porche de l'église et les voitures qui stationnaient dans la rue.

— Le père de la jeune fille, dit l'avocat en me prenant le bras, est un ancien entrepreneur retiré des affaires avec une trentaine de milles livrés de rente. La mère de la jeune fille est morte, et sa fortuné personnelle était insignifiante. Vous voyez que je mets les points sur les i et que j'instruis l'affaire consciencieusement. Selon l'habitude de beaucoup de commerçants riches, M. Doblin avait mis sa fille dans un pensionnat en renom, où elle a été élevée avec les enfants des meilleures familles, Mademoiselle Cloilde est une jeune personne distinguée, instruite, intelligente, et qui n'a désobéi qu'une fois à son père, c'est à-dire le jour où elle a voulu se marier.

— Ah! ah!

— C'est un fait qui n'est peut-être pas commun, mais qui n'a rien d'extraordinaire. Je sais peu de chose sur le compte du futur. Il s'appelle Gérard, et il a passé plusieurs années en Amérique. A son retour en France, il entra en relation avec M. Doblin, qui avait un parent établi à la Havane. Je n'ai aucun renseignement particulier à vous fournir sur les relations des deux jeunes gens. Un mariage fut projeté, et tout semblait présager un heureux dénouement, lorsque M. Doblin, pour des motifs que j'ignore, voulu subitement revenir sur son engagement. S'il

ya un mystère, il est là... Les parents de M. Gérard, étaient allés se fixer à Londres, et il partit pour les placers de la Californie, au moment où des colonnes d'émigrants allaient à la recherche de l'or. Il fut assez heureux pour revenir en France sain et sauf avec une fortune évaluée à vingt mille livres de rente. Il est donc dans une situation parfaitement régulière aux yeux des pères de famille les plus difficiles. Enfin, quels que soient les motifs d'opposition de M. Doblin, il a fini par donner son consentement, craignant peut-être une détermination extrême, mais en déclarant formellement, ce qui n'est un mystère pour personne, que ce mariage se faisait contre sa volonté.

— Vous voyez que mes préventions ne sont pas imaginaires:

— Mon Dieu, j'ai vu bien peu de mariages marcher sur des roulettes jusqu'à la mairie. Cependant, je vous accorde que celui-ci n'est pas dans les règles ordinaires. M. Gérard ne fait pas une affaire très brillante. La future lui apporte à peine en dot le quart de son avoir personnel.

— N'était-ce pas un officier qui lui servait de témoin?

— C'est le frère de M. Gérard. Il est, en effet, officier de marine.

— Ne trouvez-vous pas que le marié a quelque chose de singulier dans la physionomie..., quelque chose de glacial?

— Je ne le connais pas particulièrement. Il a l'air assez froid, et son frère lui ressemble un peu sous ce rapport. Je vous dirai qu'en principe j'aime assez les hommes froids.

Nous étions arrivés devant la grille du palais de justice. Je pris congé de l'avocat, et je ne songeai plus à cette aventure.

CHARLES JOLIET.

(A Continuer.)

QUEBEC:

SAMEDI, 16 JUIN. 1866:

CONFEDERATION.

II.

(Suite.)

Si l'on doutait de la réalité du but auquel tend l'Angleterre, si l'on doutait de sa volonté de briser toutes les généreuses aspirations des Canadiens-Français pour fortifier sur ce sol les glorieuses traditions